

Jaume Cabré : confessions autour d'un verre de blanc

Florence Noiville, [LE MONDE DES LIVRES](#), 19 septembre 2013

Jaume Cabré a mis beaucoup de lui-même dans "Confiteor". De son engagement antifranquiste, de son érudition, de sa sentimentalité... et, bien sûr, de sa culpabilité.

Alors c'est lui, l'homme dont tout le monde parle en cette rentrée étrangère... Ce moustachu aux yeux clairs et au sourire si doux. Jaume Cabré ? *"Djaomeu. Djaomeu Cabrrrrré, c'est ainsi qu'on prononce en catalan, rectifie-t-il en s'excusant de la qualité de son français. Je voudrais mieux parler cette langue. Je me sens coupable de ne pas la parler mieux..."*

Coupable ? Il n'aura pas fallu attendre longtemps, décidément, pour que le mot soit lâché. Pendant toute une partie de ce déjeuner parisien, la conversation va rouler sur ces thèmes - la culpabilité, l'aveu, la confession... - qui sont ceux de son nouveau roman. *"Vous avez remarqué ?", dit-il en plongeant sa cuillère dans un suave consommé de carottes, Confiteor commence comme ça... Adrià, mon narrateur, se dit que naïtre dans la famille où il est né a été de sa part "une erreur impardonnable"... La culpabilité ici surgit dès la troisième ligne de l'histoire !"* On avait remarqué. De même que *Confiteor* - en latin, "je reconnais", "j'avoue", qui marque le début de la prière *Confiteor Deo omnipotenti...* ("Je confesse à Dieu tout-puissant... que j'ai péché, en pensée, en parole, par action et par omission") - suggère clairement, lui aussi, l'idée de la faute. De la *"très grande faute"* même. Mais... laquelle ?

"Ah ! Ne me demandez pas, dit Cabré en riant. Je ne sais pas toujours ce que je fais. Les écrivains ne savent pas toujours ce qu'ils font. Ils racontent, c'est tout." Jaume Cabré tente de botter en touche en se retranchant derrière son héros, Adrià Ardèvol y Bosch. Évoque son enfance solitaire dans un vaste appartement de l'Eixample, à Barcelone. Sa soif de connaissance. Et son désir, dès 16 ou 17 ans, de devenir professeur d'histoire des idées, *"pour expliquer le pourquoi du mal"*.

"Adrià a grandi sans amour, voyez-vous. Il se sent responsable d'une mort violente, un accident dont l'explication n'est donnée qu'à la fin du roman. Entre-temps, il n'a pas réussi à trouver les racines du mal, ni la raison pour laquelle la violence gangrène l'humanité. Alors, il a décidé de s'en remettre au récit - parce qu'il y a des choses que l'Histoire ne peut pas transmettre et que seule la littérature est capable d'expliquer..." Quelle histoire raconte-t-il ? Celle, ample et funeste, de l'Europe à travers le temps. De ce continent où, depuis l'Inquisition jusqu'à Auschwitz en passant par la dictature franquiste et tant d'autres sanglants épisodes, tout semble converger vers le trou noir. L'abjection répétitive. La faute inexpiable. Avouons qu'il y a quelques raisons, pour qui que ce soit de lucide, de dire : "Je confesse"...

LA LANGUE CATALANE INTERDITE

Cabré le reconnaît sans difficulté. Dans ce personnage d'Adrià, il a mis beaucoup de lui-même. Né à Barcelone à la fin des années 1940, il a grandi sous le franquisme. Que garde-t-il de ses jeunes années ? La peur - *"J'ai vécu la guerre civile dans le regard de mes parents"*. La langue catalane interdite. Les incessantes mises en garde des adultes - *"Ne parle pas si fort !"*. Et le *"sentiment d'insécurité terrible"* qui s'installera chez lui à cette époque. Heureusement, il y a les moments lumineux. L'école de jésuites où il fait ses classes - comme Adrià - est *"un îlot de tranquillité"*. Il y découvre Jules Verne et les gravures de Doré. (Il dit, en réalité, quelque chose comme : *"Juleusse Verne avec les gravats dorés"*). Il découvre aussi la poésie catalane, que les jésuites font lire aux élèves en secret - Joan Maragall, Mossèn Cinto Verdaguer... *"A cette époque, publier en catalan était interdit. Pour contourner la censure, les éditeurs faisaient passer leurs ouvrages pour des recueils de poésie médiévale imprimés à Buenos Aires : Franco et ses sbires n'y voyaient que du feu..."*. Plus tard, Cabré sera subjugué par les Latino-Américains, Cortázar, Garcia Márquez, Borges... Et, tout naturellement, en viendra à écrire lui-même.

En 1974, ses premiers récits, *Faules de mal des ar* ("Fables gênantes"), font effectivement grincer des dents. *"Cinq lignes m'avaient été refusées par les censeurs. Ne me demandez pas lesquelles. En tout cas, c'est étrange, cette sensation qu'on vous vole un paragraphe..."* Bientôt, il use de sa plume tous azimuts : scénarios de séries télévisées, pièces de théâtre, livres pour enfants. Et romans, bien sûr. Il fouille le thème du pouvoir sous toutes ses facettes : la corruption judiciaire dans la Barcelone du XVIII^e siècle (*Sa Seigneurie*), les turpitudes des dernières années du franquisme dans *L'Ombre de l'eunuque*, ou la façon dont les vainqueurs manipulent l'histoire dans *Les Voix du Pamano* (tous publiés chez Christian Bourgois, respectivement en 2004, 2006 et 2009).

A partir des années 1980, un autre thème majeur fait irruption dans son œuvre : la musique. *"Quand nous étions petits à Barcelone, ma mère était au foyer et mon père représentant d'assurances. Tous deux jouaient du piano. Et chantaient. A vrai dire, tout le monde chantait. Les dîners se terminaient souvent avec des chorals de Bach. Lorsque mes sœurs aînées invitaient un prétendant, mon père ne demandait jamais : "Que font ses parents ?" ou : "A-t-il une bonne situation ?" Il disait seulement : "Ténor ou basse ?"*"

DANS LA MONTAGNE

Voilà donc d'où vient le fameux violon de *Confiteor*. L'instrument qui, taché de sang, passe de main en main et sert de fil conducteur à l'histoire. Une fois de plus, bien et mal sont inextricablement liés. *"Tandis qu'Adrià voit dans ce violon un moyen de créer de la beauté, son père, antiquaire, ne considère que sa valeur marchande, ce qui sera la cause de bien des malheurs."* Et lui, Cabré, est-il musicien ? *"Un piètre joueur de violon."* Mais, dit-il, il habite dans la montagne, à Matadepera, à 45 minutes de Barcelone. Il n'a pas de voisin proche et cela le désinhibe pour jouer. Ce qu'il travaille en ce moment ? Des sonates de Telemann pour lesquelles il doit réquisitionner tous les pianistes qui passent à portée de main ou plutôt d'archet - ce qui, à l'inverse, n'est pas évident quand on habite dans la montagne. Il dit aussi que, depuis quelque temps, il s'amuse à entrelacer ses deux thèmes favoris, son obsession du pouvoir et son amour de la musique. L'art et les idées. Il a d'ailleurs poussé cela à l'extrême dans *L'Ombre de l'eunuque*, qui est construit comme le *Concerto à la mémoire d'un ange*, d'Alban Berg. *"Vous vous rappelez la genèse de cette œuvre ?"*, dit-il en commandant un autre verre de vin blanc. Le voilà lancé dans les histoires croisées de Berg, Alma Mahler, Walter Gropius et leur fille Manon, l'"ange" du concerto, morte prématurément à 18 ans. Avant d'enchaîner avec Schubert, *Le Voyage d'hiver* et la rose qu'il est allé déposer exprès à Vienne sur la tombe du compositeur.

Parce que, oui, Cabré n'est pas seulement un érudit vertigineux, un honnête homme comme on n'en fait plus. Il est aussi, il le "confesse", un grand sentimental ! C'est pour ça qu'il est si touché par l'accueil fait par la France à son *Confiteor*. *"Il existe donc encore des lecteurs qui refusent qu'on leur mâche le travail. Et veulent de vrais textes avec des obstacles à sauter."*

On évoque en effet ces 800 pages, leur densité. *"Je vais vous confier un secret, dit-il au bout d'un temps. Je mets tant de choses dans mes livres que, lorsqu'ils sont terminés, je m'évanouis."* Au sens propre ? *"Au sens propre. Je me sens vide. Je me demande ce que je vais faire de ma vie. Et... je m'évanouis."* Et après ? *"Après, je reviens à moi, et je me remets au travail. Parce que si je n'écris pas, je me sens, comment dire ? Coupable..."* Coupable ? Pas possible ! *"Eh oui. Voilà qu'on en revient au début de notre conversation !"*